

## « Louise... l'insoumise », une petite fille en ligne de fuite

Le film réalisé par Charlotte Silvera en 1985 ressort en salles à Paris, puis en province. Il dresse **un des plus beaux personnages d'enfant au cinéma**, en révolte face à une mère ultra-possessive.

Que sait-on des rêves des petites filles, de leurs aspirations comme de leurs hantises, et des obstacles qui se dressent sur leur chemin ? Le cinéma français, qui s'intéresse plus volontiers aux adolescentes et aux jeunes femmes, ne s'est pas souvent emparé de la question. En 1985, Charlotte Silvera le faisait avec un premier long-métrage demeuré inexplicablement confidentiel malgré un accueil favorable. Vingt-sept ans plus tard, on redécouvre en lui l'un des plus beaux personnages d'enfant de la décennie, superbe de révolte et d'obstination. *Louise... l'insoumise* ressort en copie restaurée, en même temps que la Cinémathèque de Toulouse consacre jusqu'au 21 décembre une rétrospective à sa réalisatrice.

### Ne pas rester étrangère au monde

Le film pose un regard rétrospectif sur la France de 1961. Louise (Myriam Stern), 10 ans, grandit entre deux sœurs – une grande et une petite – dans une famille juive tunisienne installée depuis peu dans une cité-jardin de la banlieue parisienne. La plupart du temps, c'est sur elle que pleuvent les réprimandes et les torgnoles d'une mère autoritaire, Edith (Catherine Rouvel), vivant cachée entre les murs de leur appartement, sans vouloir se mêler aux « Français » qu'elle continue à appeler « les étrangers ».

Le foyer subsiste chichement sur le seul salaire du père (Roland Bertin), magasinier qui le soir venu s'abîme devant la télévision, où l'on entend parler de l'Algérie, des relations entre De Gaulle et Bourguiba ou encore du réseau Jeanson et des évadées de la Roquette. Edith rejette sa captivité sur ses filles, les tient en laisse et voudrait les garder le plus possible à la maison. Louise, revêche, est la seule à oser lui tenir tête. Elle va à l'école comme on s'évade, baguenaude hors des clous, file dès que possible chez ses camarades de classe pour y faire tout ce dont on l'empêche, comme écouter de la musique ou participer à une fête d'anniversaire. Ne surtout pas rester étrangère, comme sa mère, au monde qui l'entoure : c'est tout ce qui lui importe.

Si *Louise... l'insoumise* échappe au tout-venant de la fiction sociale comme au scénario rebattu de l'identité malheureuse, c'est d'abord grâce à sa densité d'évocation, sa richesse dans le détail qui lui permet de se renouveler constamment, avec une saisissante économie de moyens. Plutôt que de partir d'un quelconque présupposé social trop généralisant, Charlotte Silvera agrippe à chaque scène des petits morceaux d'expérience éloquentes : les « robes de maison » chamarrées que la mère force ses filles à porter à l'intérieur comme un uniforme, les chaussures du père que les enfants doivent délayer à son retour le soir, tous ces rituels de la vie domestique auxquels les filles sont conformées dès le plus jeune âge.



### Le tableau d'ensemble de la France de la décolonisation

En retour, c'est par transgressions que Louise affirme son individualité, envers la grégarité du clan et les interdits qui le structurent : se glissant sous la table pour regarder la télé en cachette, dansant le twist avec ses copines, s'achetant en douce une tranche de jambon pour échapper au « kasher ». C'est ainsi, par une suite de détails concrets, triviaux, que le film tisse peu à peu sa toile, et dresse le tableau d'ensemble de la France de la décolonisation, de ses complexes et de ses apories.

*Louise... l'insoumise* plonge aussi au cœur de la relation mère-fille en ce qu'elle peut avoir de plus conflictuel et dévorant. Edith, admirablement interprétée par Catherine Rouvel en mère louve ultra-possessive, entend régner sur ses filles, non seulement comme relais de la loi patriarcale, mais parce que quelque chose de l'absolu de la chair se joue à cet endroit-là. Charlotte Silvera filme cette relation, et plus largement le lien filial, comme un enfermement, une prison anesthésiante. Sa caméra tourne en rond dans les chambres, butte contre les parois, se balade seule dans les couloirs comme pour en éprouver la claustration. Louise, elle, trouve son salut dans la ligne de fuite, irrésistiblement appelée vers l'extérieur.

Mathieu Macheret

## Ciné / «Louise... l'insoumise», les fugues d'autrefois

Le film de Charlotte Silvera sur une petite fille rêvant de liberté au milieu d'une famille étouffante revient mercredi en salles, trente-six ans après sa sortie.



Quelle bonne idée que de ressortir en salle le premier film de Charlotte Silvera, *Louise... l'insoumise*, distribué en mars 1985, et film d'époque, puisqu'il se déroule l'année 1961, pendant les événements en Algérie, au sein d'une famille nombreuse juive tunisienne, plutôt pauvre sans que ce soit la misère. Quelle bonne idée, car trente-six ans plus tard, Louise rejoint une actualité pressante par la volonté acharnée de l'héroïne d'échapper à sa communauté et aux interdictions que lui impose sa famille. Le film n'est pas à thèse, et pourtant il ne parle que d'assimilation par l'école. Louise, donc (magnifique Myriam Stern), ne fait pas grand-chose de mal mais elle a une vitalité à toute épreuve. Elle écoute la radio en cachette tout en faisant ses devoirs. Elle cherche à convaincre sa mère, interprétée par la fabuleuse et un peu oubliée Catherine Rouvel, de la laisser aller à l'anniversaire d'une amie de classe, des «étrangers» selon sa mère qui voit le monde extérieur rempli d'ennemis et de dangers potentiels pour ses enfants. Il est rare qu'une caméra capte de manière aussi intime l'amour maltraitant d'une mère à l'égard d'une de ses filles qu'elle juge «mauvaise», si déficiente que le médecin lui prescrit un encéphalogramme dans l'espoir que la science désigne ce qui cloche dans sa tête. Louise court. Elle court pour

échapper aux contraintes, à la claustration. Elle vole quelques pièces pour acheter en cachette une choucroute ou du jambon, aliments non casher, qu'elle dévore à pleines dents dans la rue. Elle envie ses amies dont les mères «travaillent», et qui portent des vêtements «achetés en boutique». Chaque détail sonne juste et Charlotte Silvera ne peut avoir inventé le rituel quotidien qui impose aux trois filles de retirer à leur père (Roland Bertin) ses chaussures pour lui passer ses pantoufles, tandis qu'il reste bras ballant. Incroyable aussi, la scène cruelle où l'oncle oblige sa fille adolescente, lors d'un déjeuner de famille, à soulever son pull afin de montrer à tous son premier soutien-gorge, sous les yeux accablés et solidaires des trois sœurs. A la sortie du film, la presse compara la jeune héroïne à une Antoine Doinel au féminin. Hyperbole du compliment, qui dissimule cependant que Charlotte Silvera a su donner une existence à part entière et autonome à sa petite Louise. Et en dépit du succès d'estime de son premier film, Charlotte Silvera a dû s'accrocher pour poursuivre sa route de cinéaste, signant seulement quatre longs métrages sur une période de vingt-cinq ans.

**ANNE DIATKINE**

**LOUISE... L'INSOUMISE**  
de CHARLOTTE SILVERA  
avec Catherine Rouvel, Marie-Christine Barrault, Roland Bertin... 1 h 40. Sortie en salles mercredi.

